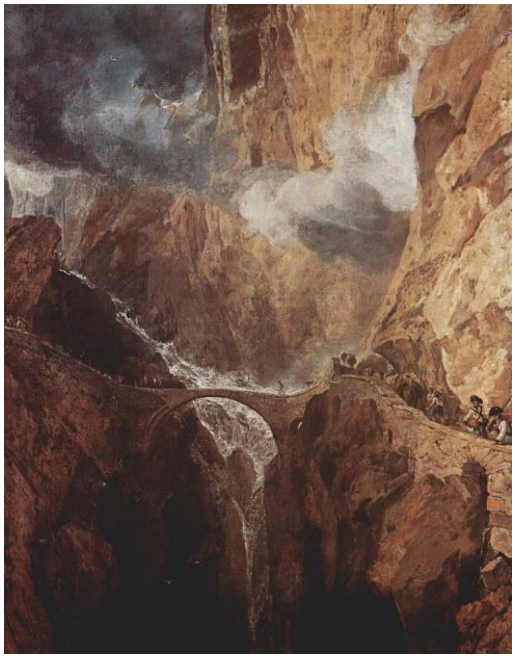
COURS 5 : Pourquoi voyager ?

« Mais pourquoi voyageons-nous ? Certes, nous sommes parfois contraints de nous déplacer pour des raisons professionnelles ou des motifs familiaux, mais le temps des vacances est une invitation au dépaysement, à l'agrément et à l'exotisme, à la découverte de l'ailleurs. »

***« Les Alpes remplissent l'esprit d'un plaisant sentiment d'horreur. »* (Joseph Addison)**



William Turner, *Le col du Saint-Gothard*, 1803-1804. Source : Wikipedia.org

ETAPE 1 : Approche théorique.

DOCUMENT DE RÉFÉRENCE DU TABLEAU DE SYNTHÈSE

- Le document de référence = colonne 1 du tableau de synthèse = ressource principale qui donne les idées (texte argumentatif nécessairement).
- La composition du corpus et la construction du tableau de synthèse : Document de référence (colonne 1 et/ou 2) ; texte littéraire (avant-dernière colonne) ; image (dernière colonne).
- Démarche : phrase par phrase, on identifie les thèmes puis les idées clefs (= ce que dit l'auteur du thème qu'il évoque). On surligne les mots importants du texte et on cherche les idées.

Document n°1 : Sylvain Venayre, « Tribune », in *Le Monde*, 1er juillet 2022. URL : https://www.lemonde.fr/idees/article/2022/07/01/les-premiers-campeurs-proposaient-une-autre-maniere-de-voyager-melant-un-souci-de-distinction-sociale-et-le-desir-de-profiter-de-paysages-preserves_6132928_3232.html

« Les premiers campeurs proposaient une autre manière de voyager mêlant un souci de distinction sociale et le désir de profiter de paysages préservés »

L'historien Sylvain Venayre rappelle, dans une tribune au « Monde », qu'une préoccupation environnementale est apparue en même temps que les premiers touristes.

Tribune. Le tourisme est l'industrie permettant à des voyageurs de jouir le plus confortablement possible du spectacle du monde. Sans doute, pour les premiers praticiens du voyage d'agrément – ces élites des temps modernes adeptes du « Grand Tour » européen, au XVIIe siècle, qui allait donner son nom au tourisme - s'agissait-il moins de partir contempler la nature que les productions artistiques humaines. Le but de leur voyage était d'abord ces villes italiennes pleines des chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de la Renaissance. Le désir des paysages naturels ne vint que plus tard, lorsque s'affinèrent les modalités d'appréciation de la nature. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les nouveaux codes du sublime et du pittoresque supplantèrent ceux de la belle campagne, telle que l'âge classique l'avait célébrée. Les touristes en partance pour l'Italie furent alors de plus en plus nombreux à opérer un détour par la Suisse. Face aux Alpes, ils pouvaient faire l'expérience de la communion avec une nature tantôt grandiose, tantôt charmante, où se mêlaient spectacles changeants et cette forme d'effroi désirable que popularisèrent les premiers « alpinistes ».

A cette époque, la pollution était d'abord visuelle. C'était celle des pauvres et des imbéciles. Pour l'élite voyageuse qui disposait de l'argent, du bon goût et du temps libre, la foule constituait une entrave à la jouissance. Inventés à l'été 1847, les « trains de plaisir » inquiétaient : la multiplication des voyages populaires n'allait-elle pas altérer les charmes de la nature ? Ancien sous-préfet de Carpentras (c'est lui qui inspira à Alphonse Daudet le personnage du « sous-préfet aux champs » des *Lettres de mon moulin*), et habitué des paysages de Luchon, Stéphen Liégeard craignait ainsi, dans les années 1870, que leur poésie *« disparaisse à bref délai sous la victuaille du pique-nique de banlieue »*. Pour ce personnage méprisant, qui baptisa en 1887 la Riviera française du nom de « Côte d'Azur », le problème

n'était pas celui, si actuel, des canettes en aluminium et des sacs en plastique abandonnés. Le problème, c'était le peuple.
On s'alarma bientôt des dégâts que les touristes, de plus en plus nombreux, causaient aux paysages. L'« industrie touristique » (l'expression apparut dans les années 1860) passait par de grandes infrastructures de transport, dont les gares de chemin de fer n'étaient que l'exemple le plus visible.

ETAPE 2 : Approche artistique.

Le voyage et la recherche du sublime (chez Turner)

Vue aérienne depuis l'ouest du sommet de l'aiguille du Midi montrant les différentes constructions qui occupent le site. Source : CC BY-SA 2.5 Michel Caplain / Wikipedia.org

Document n°2 : Aurélie Tremblet, « Du Sublime de la montagne chez Philip James de Loutherbourg et Joseph Mallord William Turner », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 104-2 | 2016, mis en ligne le 24 septembre 2016, consulté le 04 octobre 2022. URL : http://journals.openedition.org/rga/3384

Terreur et admiration : conditions de production et de réception de l'image

A la fois lieu hostile potentiellement destructeur et voie d'accès au divin dans toute sa pureté et sa toute-puissance, les cimes sont par conséquent vectrices d'émotions contraires mais toujours éminemment fortes. La saillance est ainsi envisagée dans les sentiments de terreur et d'exaltation qu'elle provoque. Il suffit de considérer *Une avalanche dans les Alpes* pour s'apercevoir que ces deux réactions antithétiques sont représentées. Si les trois personnages les plus proches de l'avalanche (deux à gauche, un à droite de l'image) expriment leur terreur, le quatrième, plus éloigné de celle-ci, apparaît au contraire saisi d'admiration. La réflexion sur la saillance menée par Loutherbourg et Turner au XIXe siècle nous semble de fait indissociable de la notion de Sublime, qui surgit avec Edmund Burke dans son traité d'esthétique *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, publié en 1757. Les manifestations de la saillance dégagées plus haut, incluant l'éloignement vertical, en marge de la civilisation, l'infini d'une nature indomptée, la traduction par des formes aiguës et saillantes, correspondent en tout point aux caractéristiques du Sublime, notion dissociant le beau (résultat d'un plaisir simple, dont les qualités sont notamment le lisse, le doux, le rond) du sublime (résultat d'une expérience qui nous entame à vif, dont les qualités sont cette fois, le rugueux, le pointu, le saillant). Tous les ingrédients du Sublime se trouvent en effet réunis dans ces toiles, sans oublier la place prépondérante accordée à la réaction émotionnelle vive. Edmund Burke définit en effet la terreur comme principe fondamental à sa théorie de l'art : *"Whatever is in any sort terrible, or is conversant about terrible objects, or operates in a manner analogous to terror, is a source of the Sublime"* (Burke, 1792, p. 47). La proximité directe suscite la peur que seule une certaine distance peut transformer en exaltation. Cette réflexion sur la distance et la présence est au cœur du Sublime, comme elle l'est en un sens pour la saillance, se nourrissant de la présence de son opposé, la petitesse humaine : face au spectacle de la nature, une certaine distance est essentielle pour éprouver un sentiment esthétique. Pour Loutherbourg comme pour Turner, la réaction émotionnelle du spectateur est de fait partie intégrante de la notion de saillance.

Document n°3 : « Des Racines et Des Ailes : Le tour du Mont Blanc », émission diffusée le 15/02/2017. URL : https://www.youtube.com/watch?v=hwRCgYU_DE8
Nous grimpons jusqu'à l'Aiguille du Midi, d'où le panorama est extraordinaire. Mais loin de nous contenter de la terrasse, nous suivons Nicolas Vial au sommet du pylône qui la surplombe. « *Dès qu'il y a un peu de vent, il y a toute la structure qui bouge, c'est assez impressionnant ! On a une sensation de liberté, d'être tranquille, seul au monde...* »

Le voyage et le récit d'exploration

Document n°4 : *Le Monde selon Christophe Colomb*, Arte, 2012. URL : https://www.youtube.com/watch?v=1oAX65fPfU8

Document n°5 : Christophe Colomb, *Journal de bord*, 1492.

Vendredi 3 août 1492.

« Nous partîmes le vendredi 3 août 1492, à 8 heures, de la barre de Saltes[1]. Nous allâmes vers le sud (...) puis au sud quart sud-ouest, ce qui était le chemin des Canaries. »

1. Palos de la frontera (Huelva)

Mercredi 10 octobre 1492.

« Les navires parcourent 20 kilomètres à l'heure. Les hommes n'en peuvent plus et se plaignent de la longueur du voyage. L'Amiral les réconforte en leur rappelant l'or qu'ils doivent trouver. »

Jeudi 11 octobre 1492. (cela inclut le 12 octobre, jour de la découverte)

« Ils virent des pétrels et un jonc vert tout près de la nef amirale. (...) Ceux de la caravelle Nina virent aussi d'autres signes de terre et un rameau d'épine chargé de ses fruits. À cette vue, ils respirèrent tous et se réjouirent. (...) Ce fut un marin nommé Rodrigo de Triana, qui vit cette terre le premier (...). [Le lendemain] l'Amiral se rendit à terre dans sa barque armée (...). L'Amiral déploya la bannière royale (...) [Il prit] possession de ladite île (...) au nom du Roi et de la Reine, ses Seigneurs. […]

Il me semblait que les Indiens étaient des gens très pauvres en tout. Ils ne possédaient rien en fer. Je crois qu'ils deviendront facilement chrétiens, car il me semble qu'ils n'ont aucun culte. Je me suis employé à savoir s'il y avait de l'or. J'ai remarqué que quelques-uns d'entre eux en portaient un petit morceau suspendu à un trou de nez. J'ai réussi à apprendre, au moyen de signes, qu'en naviguant vers le sud, nous trouverions une contrée avec un roi qui possède de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. »

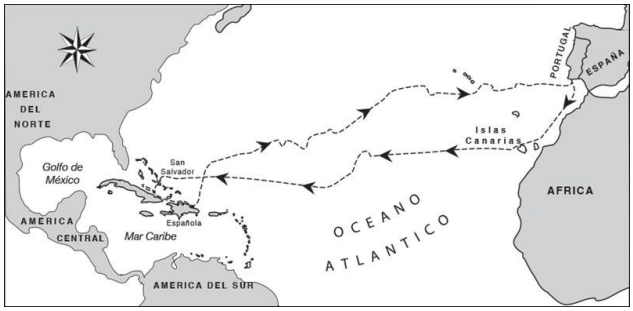
Colomb reçoit des présents des indigènes tandis que ses compagnons dressent une croix de bois. Théodore de Bry (1528-1598), Francfort, 1592. *Grands Voyages, America pars quarta,* BnF, département des Cartes et Plans, CPL GE FF-8185, pl. IX © Bibliothèque nationale de France.

Dimanche 16 décembre 1492.

« Que vos altesses veuillent croire que les terres sont bonnes et fertiles, spécialement celle de cette île Hispaniola. Et qu'elles veuillent croire que cette île et les autres îles proches sont à elles, tout autant que la Castille, et qu'il suffit de s'y établir. Les Indiens n'ont pas d'armes, sont tous nus, n'ont pas le moindre génie pour le combat et sont si peureux qu'à mille, ils n'oseraient pas combattre trois des nôtres. Ils sont donc propres à être commandés et à ce qu'on les fasse travailler, semer et mener tous autres travaux dont on aurait besoin, à ce qu'on leur fasse bâtir des villes, à ce qu'on leur enseigne à aller vêtus et à prendre nos coutumes. »

Samedi 22 décembre 1492.

« A la pointe du jour, il mit à la voile pour suivre son chemin à la recherche des îles dont les indiens disaient qu'elles renfermaient beaucoup d'or, dont quelques-unes plus d'or que de terres. »



Source : Route du premier voyage de Christophe Colomb.

ETAPE 3 : Synthèse de documents.

Document n°6 : GEORGE, Pierre. *Géographie : découvertes et humanisme* In : *Découvertes européennes et nouvelle vision du monde* [en ligne]. Paris : Éditions de la Sorbonne, 1994 (généré le 13 octobre 2022). Disponible sur Internet : http://books.openedition.org/psorbonne/49313

> Le propre de l'époque dite des « Grandes découvertes » est d'avoir substitué à l'improvisation de voyages millénaires la rationalité d'un projet précis : celui d'atteindre un territoire défini, au moins dans son image, et d'en maîtriser à la fois les contours, les ressources et les habitants. Cette rationalité s'accompagne de deux impératifs décisifs pour le succès de l'entreprise : celui de réaliser un *progrès* dans la connaissance et la possession, et celui d'affirmer sa *supériorité sur les autres* sans savoir préalablement qui sont les autres.
> Le progrès est dans la maîtrise des choses et de l'espace. La supériorité est dans la transmission du message de la *civilisation* et de la *croyance.*
> La prétention à la maîtrise des choses et de l'espace repose sur la révélation que les limites du connu peuvent être repoussées. La référence à la pensée et aux acquis des Anciens a brusquement remis en question la dimension et la forme du monde, en l'espèce de la planète. L'inconnu attire aussi bien par ses mystères que par les promesses de l'imaginaire. La géographie est *économique* dès ses débuts, dans la mesure où la conquête des secteurs inconnus justifie les efforts et les risques de l'exploration par des paris sur les richesses à découvrir. En compensation, il est vrai, la cupidité s'accompagne d'un *esprit de mission.* Connaître les autres, c'est leur porter un message, celui de la « bonne parole », celui de la croyance dans la mission et les devoirs de l'humanité. Dans la mesure où l'on peut assimiler découverte et humanisme, la multiplication des explorations recouvre des mobiles très différents allant de la cupidité, qui, pour retrouver la trace des trésors décrits par Marco Polo, font accepter des risques majeurs, à l'esprit de mission impliquant des devoirs à l'égard des populations restées jusque-là hors de la « civilisation » et de son symbole majeur, le christianisme. Sentiments nobles mêlés à des approches moins généreuses, recherche des passages et de l'or, mépris pour les *sauvages,* qui n'accourent pas à l'appel de la Croix, qui demeurera, jusqu'au XXe siècle, dans l'inconscient et sous la plume des géographes...

Pierre GEORGE	**Christophe COLOMB**	**Théodore de BRY**	**Idées bilan / Futures idées directrices de §**

ETAPE 4 : Ecriture personnelle.

L'homme ne voyage-t-il que pour se distraire ?